

Chapitre I

2008 – C'est grave, Docteur ?

– Guillaume! Oui, Docteur Walter, il se prénomme Guillaume! Il a sept ans. Oui, il est né un premier janvier 2001, à zéro heure, avec l'arrivée du troisième millénaire. Nous ne sommes pas méfiés de ce signe. Rien ne fut ordinaire avec ce bébé placide, parlant tard. Je suis une mère anxieuse. Mon métier? Aide-comptable dans un cabinet d'avocat. Non, son père n'a pas pu venir, il s'excuse, il travaille dans un laboratoire. Il est très pris.

Au début, nous n'avons rien remarqué. Parce que sitôt qu'il sut tenir un crayon, une craie, un feutre, il crayonnait, se réveillant enfin au monde extérieur, à notre grand soulagement. D'abord des gribouillis incompréhensibles, habituels à son âge, puis des traits sûrs, des choix de couleurs précis et justes. Il dessinait parfaitement, bien avant de savoir lire. Pour nous, il sortait enfin d'une léthargie angoissante.

Ensuite ce fut bizarre... son sens d'observation... comment vous expliquer?... le vol d'un avion pratiquement invisible, un point brillant dans le ciel, le nid d'un oiseau dans un arbre caché dans les feuillages ou un sillage de poisson sous une eau trouble... un simple coup d'œil et il le reproduisait plus exactement qu'une photo sur le premier support qu'il trouvait. La nappe, le mur du couloir, le dos d'un document important... Tout y passait.

Oui, je vous comprends, il voit... et vous trouvez que c'est plutôt bien... Mais à ce degré extrêmement développé, est-ce normal? Rien de pathologique? Ah bon! Attendez la suite...

À la maternelle, on parlait de prodige. Ses peintures couvraient les couloirs de l'école. Rapidement, les livres de son âge ne lui suffirent plus, il feuilleta mes magazines puis les livres d'images de la bibliothèque. Enfin, il se passionna vite et exclusivement pour les revues d'art auxquelles son oncle s'abonne. Il visite à présent en virtuel les musées et reconnaît déjà les coups de pinceaux des grands maîtres, Gauguin, Van Gogh, Monet... Le nom des toiles, il les garde définitivement en mémoire – qu'il a étonnante, un vrai ordinateur –... Pas possible? Tenez, cet herbier qui est là, sur le mur de votre bureau, Guillaume, dis-nous son nom!

– *Cannabis*. Andy Warhol... et l'autre, à coté, c'est *Monochrome* de Klein.

– De quel autre parles-tu? Ah!... C'est un tableau, ça... curieux! Bon, vous voyez, Docteur, je vous le dis, ce n'est pas normal. Il ne lit pas, et pourtant, il passe des jours entiers sur le Net, sans aide extérieure. Vous dites? C'est fréquent pour la génération actuelle? Oui... Peut-être...

Nous en étions très fiers, jusqu'à ce qu'il entre à l'école primaire l'an dernier. Une douche froide! Il ne progresse pas. Ni pour l'alphabet dont il peut saisir le graphisme, les courbes, les déliés, juste pour les recopier mais il n'enregistre pas leur signification. Ni pour le langage qui reste élémentaire, sauf en termes d'art. Ni pour ses gestes restés malhabiles en dehors des dessins. Oui, nous avons consulté orthophoniste et psychologue pour enfant, ils ont pensé qu'un psychiatre serait plus approprié et c'est eux qui nous ont envoyés à vous. Tenez, j'ai une lettre de leur part... »

L'enfant n'oublia jamais ces immenses fauteuils de cuir pour lui si petit, les tableaux et les statuettes en bois vernis. Il ne comprit pas ce que sa mère expliquait, ni le couperet qui tombait. Le médecin hocha la tête et avec un regard compatissant prononça ces mots fatals :

– Ce retard mental peut être un symptôme d'autisme. L'image a remplacé tout autre moyen de communication. Jamais vu ce cas. Il faudrait rayer tout cela de son cerveau. Retirons de sa portée tout feutre, peinture, crayon, tout écran, et surveillons le seul et unique stylo accordé pour écrire des lettres, des suites de mots, et l'empêcher qu'il ne dévie sur un dessin. Qui sait, peut-être que tout rentrera dans l'ordre.

Oui, l'enfant se souvint toute sa vie, de cette visite, le début de son calvaire. Suivant les conseils du psychiatre à la lettre, ses parents fauchèrent à la base tout germe créatif.

Néanmoins, cette thérapie radicale réussit. Six mois après l'arrêt de la cause supposée du mal, Guillaume sut lire, écrire et parler correctement. Tout le monde souffla de soulagement sans voir que l'enfant souffrait horriblement. On avait coupé ses rêves, tronqué ses ailes, castré son imagination. Il se sentait terriblement coupable d'une transgression terrible quand sa tête en silence continuait à tout peindre, le rire de la maîtresse, la soupe dans l'assiette, les oiseaux et les poissons qui le fascinaient, symbole de la liberté dont on le privait. Peu à peu, il se flétrit, s'appauvrit dans son for intérieur, mais devint néanmoins un élève surdoué. Sans aucun vrai plaisir. Il accepta sa destinée, comme un rossignol en cage qui ne chanterait plus jamais. Est-ce à cette époque que ce fardeau fut si lourd qu'il sentit comme un sac de cailloux suspendu dans son dos ? Possible.

À douze ans, lassé de cette lutte intérieure, il se rebella, déprima, ses notes chutèrent et il s'enferma dans un presque

mutisme qui fit ressurgir le diable de l'autisme de sa boîte de Pandore.

« Crise d'adolescence », rassura le docteur Walter.

À l'automne de ses treize ans, ses parents reçurent l'oncle Joseph surnommé « Doct' » pour son diplôme de médecin, mais aussi pour sa sagesse. Parisien dans l'âme, poète et amateur d'art dans l'esprit, scientifique de formation, il travaillait dans la recherche sur le génome humain, admiré pour cela par son frère, le père de Guillaume, simple laborantin. À la fin du repas, au dessert, revint sur la table le sujet habituel « Que va-t-on faire de Guillaume ? ».

L'enfant ne disait rien. Et quand l'oncle lui proposa une ballade sur la plage, pour discuter et prendre l'air, il fut ravi de s'échapper de cette atmosphère de querelles et de reproches constants.

Extraits du journal de Guillaume Pi

1er janvier 2001. 0h01

En réalité, tout fut écrit pour moi à la seconde même où mon premier cri accueillait une aube nouvelle mais cela, je ne le découvrirai qu'en 2051, cinquante ans après ce premier souffle, et bien après l'arrivée de « la chose ».

Chapitre II

2013 – Le langage des dieux.

Sur la plage vide, en cette soirée avancée, quelques rares vacanciers retardataires se pressaient. Guillaume se mit à sculpter sur le sable un petit requin gueule ouverte et un goéland qui déposait un poisson entre ses mâchoires.

– Je t’ai toujours vu dessiner ces animaux, observa Joseph.

– Ils sont libres. Moi, je me sens lourd sur terre.

– «*La mer est le ciel des poissons*» disait Cocteau. Les chinois pensent que nous sommes tous attachés à l’un des quatre éléments. Tu hésites entre l’eau et l’air ?

L’oncle déplia un fauteuil de plage, et ouvrant un livre, récita :
«*Mon enfant est mort hier, c’était aussi ton enfant. C’était aussi ton enfant, ô mon bien-aimé, l’enfant d’une de ces trois nuits, je te le jure, et l’on ne ment pas dans l’ombre de la mort.*»

– Tu connais ?

– Non ! On vous a prévenu, je ne m’intéresse pas à la littérature. C’est quoi ?

– «*Lettre d’une inconnue*»... L’homme de Lascaux a commencé par peindre, et c’est pourtant le langage qui lui a permis de progresser. Tu faisais de belles sculptures de sable à trois ans !

– Je n’ai plus trois ans!

– Je veux voir ce que tu sais faire de tes mains. En dehors des poissons... Un temple par exemple?

Ton ironique et sourire moqueur. Il plaisantait, mais Guillaume entra dans son jeu.

– Si vous voulez... La basilique Sainte Sophie ou le Taj Mahal?

– Le Taj Mahal.

– Faux, Doct’, ce n’est pas un temple mais un mausolée.

– Bravo. Alors, restons en France. Disons... un monument bien Français... Et moi, je continue ma lecture à voix haute. Et tu écoutes vraiment! Choisis ce que tu veux...

– Chambord! J’y suis allé, je connais bien.

Joseph lisait en y mettant toute son âme pour séduire le jeune homme et en regardant avec de plus en plus d’étonnement l’ouvrage se monter.

« C’était notre enfant, je te le jure, car aucun homme ne m’a touchée depuis le moment où je me suis donnée à toi jusqu’à cet autre où mon corps s’est tordu dans les souffrances de l’enfement. Ton contact avait rendu mon corps sacré, à mes yeux... »

Guillaume, bâtissait en découvrant avec curiosité cette œuvre gigantesque de Stephan Zweig. N’étant jamais allé au bout d’un pareil texte, ce fut une illumination. Chacun étonnait l’autre. Trois heures plus tard, quand la sculpture fut terminée, Joseph s’arrêta de lire au grand regret de Guillaume, pour contempler une maquette, copie conforme à l’original, avec force détails et des proportions exactes. Guillaume commenta, tel un guide.

– Ce palais en Sologne, commencé sous François 1^{er} s’est construit en plusieurs étapes. D’abord ce donjon achevé en

1539, cette aile latérale à l'est appelée aile royale, cet escalier à vis, puis cette coursière extérieure, et enfin cette aile symétrique, l'aile de la chapelle. Il faudra attendre le règne de Louis XIV pour que l'édifice ici soit enfin achevé et que les abords soient aménagés. Ici, vous avez les écuries, là le parc, et même le théâtre provisoire où Molière joua le bourgeois gentilhomme...

Des promeneurs, amassés autour d'eux admiraient en silence et applaudirent. L'oncle restait muet devant tous ces grains de sable, unis avec une telle habileté, qu'ils formaient une performance étonnante. Guillaume, lui aussi, était bouleversé par toutes ces phrases entendues qui, mises aussi bout à bout, composaient une autre forme de chef-d'œuvre tout aussi parfait, inconnu pour lui. Joseph ne pouvait pas nier le don exceptionnel de son neveu et laisser un tel crime se perpétrer un jour de plus.

– Cela te plairait de venir vivre avec moi? Je pars bientôt pour l'Italie puis la Grèce.

– Euh... oui... Ça dépend... Pour quoi faire? demanda Guillaume surpris.

– En Italie... Parcourir les musées de Florence et de Rome, par exemple. En Grèce, pour parfaire le grec que j'apprends.

– Quel intérêt? Vous allez habiter là-bas?

– Non, le Grec me permettra de comprendre réellement des œuvres comme Antigone ou l'Iliade par exemple dans le texte original.

Guillaume réfléchissait. Apprendre une langue, juste pour comprendre un bouquin? Il passait peut-être à côté d'un trésor ignoré... Les musées, Rome, Florence, les capitales de l'art... Son cœur explosait. Difficile de dire oui, ses parents refuseraient face à son année scolaire redoublée.

– Pourquoi moi ?

– J’ai une âme de chasseur de têtes et tu en es une sacrée, de tête... À une condition... Bosser tes cours et essayer d’aimer la littérature autant que je l’aime.

– « Ne pas écrire » ne signifie pas « ne pas savoir écrire ». Écrire demande un effort pour moi. Pas l’art. Je sais écrire, mais je n’ai pas envie de communiquer avec des mots.

– Tous les grands artistes se sont liés à des poètes pour sublimer leurs œuvres. René Char et Nicolas de Staël, ou Alberti et Picasso par exemple. L’un ne va pas sans l’autre. Le mot appelle l’image, et le dessin le verbe.

Quand le soleil est haut dans le ciel, en pleine gloire, songea Joseph, on ne peut le regarder en face, il fait pleurer. Et le soir, quand il se couche avec douceur pour se fondre dans la mer, il se laisse enfin découvrir. Guillaume fera pareil avec les années, il se laissera découvrir. Tout est trop violent, trop lumineux en lui aujourd’hui. Et la mort, peut-on la voir un jour en face, sans pleurer ? Quelques secondes avant la fin, peut-être devient-elle ainsi. Douce, ronde, lumineuse... Y gagne-t-on ainsi l’immortalité ?

« *L'éternité, c'est la mer mêlée au soleil* » écrivait Arthur Rimbaud.

Le miroir marin, cette fragile frontière entre les deux infinis d’air et d’eau, s’embrasait de rose et même les nuages s’écartaient comme les rideaux d’un théâtre pour laisser jouir de la scène. Joseph savait que ses heures étaient comptées. Ou ses jours ou ses années. Comme ce soleil, il rejoindrait la ligne d’horizon pour mourir dans la nuit.

La mer sembla vouloir se défendre avant de disparaître dans un trou noir. Les vagues se gonflèrent brusquement avec violence. Elles grondaient et Joseph les admira de se battre

ainsi contre le vent de terre, contre le reflux violent, contre les courants contraires.

Il se battrait aussi dans cette nouvelle mission. Il s'adressa à la mer et à Guillaume :

– Toi, le nuage lourd d'orages, je serai pluie pour t'apaiser, toi, la vague sur le rivage, et moi la terre desséchée. Étends ta voile tout au large pour que je vienne la gonfler, toi le fragile coquillage, moi le rocher pour t'accrocher. Cette larme sur ton visage, sur la plage laisse-la rouler. Toi qui as perdu le courage, et moi ton Dieu pour te sauver. Je t'entraîne dans mon sillage, je tends la main pour te guider, remplis ton verre de mirages, Champagnissime va couler.

– Joli. C'est de qui cette fois ?

– Simplement de moi, l'inspiration brute devant cet instant.

– Ouah ! Admiration ! C'est juste pour moi ?

– Un peu, oui ! Tiens, prends ce cahier et toi aussi, écris-moi un poème, un texte, comme cela, ce qui te passe par la tête, sur ce paysage par exemple. Je veux savoir où tu en es. Et ne me raconte pas que tu ne sais pas. Je t'ai deviné sous ton mutisme simulé. Faux autiste et vrai comédien.

Un défi évident de ne pas décevoir son oncle. Guillaume regarda un moment au loin l'orage naissant sur les flots mauves, les assombrissant, les passants se hâtant de rentrer avant l'averse, et, sans réfléchir, et presque sans retouche, il aligna les mots et lui tendit le cahier.

L'été vient de fermer ses portes sur un envol de feuilles mortes. La pluie accroche des ailes grises sur le toit mouillé de l'église, et sur la plage, monte en vapeur vers les nuages gris qui pleurent. La mer déverse sur le château des douves pleines de perles d'eau. La mélancolie de l'automne gémit du vide qui résonne, laissant,

douleur indélébile, une marque rouge inutile. À cette mer de dentelle verte et à cette plage déserte, la pluie leur joue son bel canto, un solo triste en perles d'eau.

Pour cacher toutes mes blessures, faut-il refermer mon armure ? Je sais que ce n'est pas normal, plus je grandis et plus j'ai mal. Je regarde tomber la pluie sur mes pleurs et sur ma vie. Les larmes jouent pianissimo, sur mes joues coulent des perles d'eau.

Ce poème était surprenant pour un jeune de son âge. Un cri d'amour et de mal-être, un appel au secours qu'on ne pouvait laisser sans réponse. Joseph devait persuader son frère et sa belle-sœur de lui confier l'adolescent. Il remercia Dieu pour ce dernier challenge, ce bâton de vieillesse plus miraculeux que celui de Moïse. Une bien belle raison pour lutter encore, avant que le flot de sa vie ne vienne mourir doucement sur la grève comme cette vague à ses pieds pour repartir se noyer dans la mer nourricière. Guillaume lui était envoyé des cieux, il serait son Pygmalion.

– À mon tour, admiration ! La vie t'a fait artiste sans le vouloir, te voilà poète sans le savoir. Tu as aimé Zweig ? Tiens prends ce livre, tu finiras l'histoire.

Pénétré par le talent de cet écrivain, cette révélation, comme une musique qui entrainait en lui, venait de faire vibrer une fibre inexploitée. On ouvrait une porte sur un domaine mystérieux en repoussant les limites d'un horizon inexploré. Guillaume demanda, suppliant :

– Apprends-moi les mots, le langage des humains. Moi, je n'ai appris que l'art, le langage des Dieux !

Extraits du journal de Guillaume Pi.

Trois tours de manège gratuits. Une courte balade dans l'espace, comme il s'en fait chaque semaine pour les touristes fortunés. L'on n'en revient pas bronzé mais avec de formidables photos de vacances. Cette sensation de liberté en apesanteur rend le tout exceptionnel. Et quelle récompense. Ne dit-on pas être heureux comme un poisson dans l'eau... ou un oiseau dans l'air? Mes pierres ne pèsent plus.

Chapitre III

2014 – Le destin de David.

Guillaume s’immergea une année en Italie dans cette langue d’opéra et dans cette histoire ayant accumulé tant de merveilles!

Le nez en l’air à la chapelle Sixtine où l’esprit du peintre lui murmurait « *mon pinceau en s’égouttant sans cesse sur mon visage le couvre d’une somptueuse mosaïque* ». Trois jours, immobile, à contempler le David de Michel Ange à la galerie d’Accademia à Florence.

Ce David, taillé dans un bloc de marbre abandonné par un autre sculpteur, cette œuvre ultime aux proportions parfaites malgré cette jambe plus longue que l’autre et qu’il fallait oser, contrairement aux dieux ou héros androgynes, n’avait aucune équivoque. Poils, muscles, sexe témoignaient du désir qui animait le burin du sculpteur.

Représenter ce David avec ses doutes sur le front alors qu’il allait au-devant du géant avec si peu de chance de vaincre, fut un trait de génie. Peur du combat ou de ce philistin qu’il allait tuer? Amour et confiance en son Dieu alors que son adversaire envahi juste par l’orgueil avait mis au défi quarante fois en quarante jours l’armée d’Israël.

Pourquoi se reconnaissait-il autant dans cette œuvre que

dans son géniteur ? Arrivera-t-il lui aussi à une telle jouissance de créer ? Michel-Ange avait connu la gloire de son vivant à trente ans. Guillaume pressentait qu'il aurait une destinée identique.

Comme Guillaume, l'art avait avalé Michel Ange qui, dès son plus jeune âge, manifesta un besoin de sculpter dans les ateliers de Ghirlandaio. Il n'apprit qu'à partir de treize ans la peinture... en fait, à broyer les pigments... mais son génie lui avait suffi à s'élever jusqu'au plafond de la Chapelle. Guillaume aussi, se sentait un David, prêt à affronter un Goliath. Il avait puisé dans ces musées l'énergie pour devenir aussi fort et puissant qu'un géant. L'oncle Joseph, son Laurent de Médicis, son mécène, l'inscrira dans les écoles les plus prestigieuses.

Pour cela, il devait apprendre la magie des mots, il lui avait promis. Et il apprit. Et il savoura ce nouveau plaisir comme on découvre une perle rare blottie dans un coquillage tortueux.

Mais un nouvel infarctus obligea son futur protecteur à rentrer en France. Le rêve se terminait donc. Plus d'école prestigieuse, ni de maîtres renommés. Il retrouverait son collègue, triste et sans âme. Le sac de cailloux revint, pesant.

Joseph lui apporta un cadeau. Bravant l'interdit parental et médical, il lui offrait un matériel complet de peintre. Le jeune homme contempla cet alignement de tubes de gouaches ou d'huiles, de pinceaux, de brosses, de couteaux, les couleurs bien rangées par nuances puis par tons, les éponges neuves et encore souples, les godets, les chiffons, les solvants et le chevalet pour poser ses toiles. Et les toiles, les papiers, de toutes tailles, enroulés, qu'il déroula avec respect. Son oncle lui délivrait un laissez-passer pour le paradis. Par trop de bonheur à frôler tout cela, il s'évanouit sous le plaisir que lui procurait ce toucher et se réveilla en pleurs.

– Ne le montre pas à tes parents, lui conseilla Joseph, ils se fâcheraient. Tu es un prodige. Que veulent-ils que tu deviennes? Physicien... Pfft... ton père rêve! Tu n'es pas un scientifique mais un artiste, un vrai, tu as cela dans les tripes depuis ta naissance. Quel gâchis! Tu as un ami chez qui aller pour peindre? Ou un endroit rien qu'à toi? Cache tout cela et si tu manques de matériel, viens me voir et ne dis rien à personne. Je resterai ton complice et ton confident.

Un ami? Non personne. Les gosses de son âge évitaient le surdoué original et peu bavard. Un endroit secret? Oui, là, il savait où il irait. Il suffirait d'en agrandir l'ouverture, pour accéder avec plus de facilité.

Il se souvint de ce jour-là, il avait peut-être dix ans, la chance ou le hasard... un trou confondu avec un terrier où son chien s'évertua à y flairer le passage d'un lapin. Par curiosité, insouciance aussi et méconnaissance du danger, il attacha une lampe de poche au front, noua une corde à l'arbre le plus proche et lia l'autre bout à sa taille. Il glissa dans un tunnel sombre descendant en pente douce, persuadé d'avoir déniché une cache pleine d'or provenant des butins de corsaires ou de bandits de grand chemin. Il se sentait un Jean Bart en culottes courtes.

Il arriva à une grotte puis à une deuxième plus grande. Les murs lisses ressemblaient à du calcaire blanc. Pas la moindre humidité. Dans cet air purifié, aucun bruit ne filtrait. Il équipa peu à peu son endroit secret avec des lampes de fortune, une couverture, des provisions. Il y retournait quand le besoin de solitude devenait trop fort. Un endroit idéal pour aller peindre. Sa grotte aux trésors. Pas de butin de pirates. Mais rempli de l'or à venir de ses tableaux.

Il lui fallut évaluer son niveau scolaire par un examen de contrôle, mais il avait trottiné, puis galopé sur la piste de la connaissance à une telle vitesse qu'il sauterait de classe à la rentrée, rattrapant ainsi son retard. Ses parents furent si heureux de ses résultats. Sa mère le serra dans ses bras. Son père moins démonstratif lui donna une grande tape sur le dos. Le sac de pierres lui entra alors dans les poumons, l'empêchant de respirer, il étouffa et s'écroula, sans connaissance. Il ne répondait plus, malgré les efforts de « Doct' » pour le ranimer. Par faute d'oxygénation du cerveau, il s'enfonça dans le coma.

Dans son corps immobile, le créatif courait encore. L'esprit se sépara de l'enveloppe charnelle et s'envola jusqu'à la grotte pour en couvrir les murailles de grandes arabesques, d'illustrations, de personnages, de scènes surgies de son imaginaire bridé des années durant. Le docteur Walter devant ces peintures l'aurait jugé complètement fou, cette fois. De la violence, de la haine, un exorcisme à la privation de cette manne.

Peu à peu, il s'assagit. La poésie et l'amour revinrent en surface sur les murs et au fond de lui et il les traduisit sur les parois par ces vers :

Les peintures tourbillonnent dans ma tête, se transforment en cyclone et en tempête, et laissent, posée sur mon cœur cette gravure, caresse en forme de fleur, une signature, cassure en forme de pleurs, une rupture, aussi pure qu'un murmure, aussi dure qu'une morsure.

Il réintégra son corps huit jours plus tard, ouvrit les yeux, revint à la vie et sitôt, pensa à son rêve. Un rêve de fou. Le médecin avait raison, peindre lui était fatal. Il décida cette fois, tout seul, de ne plus toucher à un pinceau. Et de suivre une thérapie.

Extraits du journal de Guillaume.

*Noir si particulier du vide interplanétaire, pas si noir que cela.
Le bleu de la terre se fond dans cette obscurité pour la rendre
lumineuse. De nouvelles lueurs, couleurs ou formes réveillent
mon inspiration de peintre et mon âme de poète.*

*« La lune blanche ne sait pas que sa lumière cache des déserts
et son visage devient si pâle qu'elle ne sait plus lever le voile et
qu'elle devient soleil d'hiver ».*

*Terre, Soleil, Lune, ou Étoile révèlent pour moi des reflets
inconnus.*

Je photographie coté cour et coté jardin.

Chapitre IV

2016 – Qui suis-je ?

– Devinez qui je suis... Extraterrestre mythique? Dieu mythologique? Ou mutant hypothétique?

Non, évidemment, Docteur Walter, je plaisantais... Alors un surdoué? Un être différent aux capacités physiques hors normes? Peut-être! Cela me plairait d'être le premier d'une nouvelle race de surhommes. Pourquoi pas une affection inconnue... introuvable... incurable? Impossible, Docteur? Vous êtes sûr de votre verdict? Alors mes symptômes, qu'est-ce que j'en fais? Ce sac invisible, empli de cailloux, accroché en continu sur mes épaules! Ne souriez pas. C'est très gênant. Cela ne me fait pas vraiment mal, je sais... Juste l'impression de m'étendre sur une plage de galets qui se tortillent à vous démonter le dos. Et le supportable devient intolérable!

Vous êtes certain de votre sentence? Maladie mentale. Illusion psychiatrique. Le monstre humain qui sort de l'ancre. Je préférerais une bonne maladie bien rassurante et une ordonnance de deux pages. Là, j'ai tout du psychopathe fou, dément, halluciné, possédé.

Mais non... vous avez tout faux... le mal est dans mon dos, pas dans ma tête, Docteur.

Ce sac, il est là depuis si longtemps. Depuis ses sept ans. Depuis sa première consultation dans ce cabinet chic aux bois cirés.

Il n'osa en parler que le jour où il faillit étouffer pour une simple tape entre les épaules.

– Je vais mourir, j'ai un sac de pierres dans le dos.

Le docteur en riant lui montra les radios comme les pages d'un livre d'images, comme si, à quatorze ans, il pouvait déchiffrer ce dédale d'ombres et de lumières, sa vie intérieure, son sac d'os.

– Tout va bien, je ne crois pas avoir trouvé de petit bossu !

– Bossu ? Ça se voit à quoi quand on est bossu ?

Le docteur a cherché au milieu de livres aux noms compliqués un DVD « *Le bossu* ».

– Tu verras ce film, cela t'amusera et te rassurera. Tu n'as rien de tel, tout est normal. Les examens à l'hôpital ont été complets. Rien dans le dos, tout est dans la tête.

Elle a bon dos, la tête !

De ce film, il ne retint que la phrase de Fernandel « Les petits bossus sont de petits anges qui cachent leurs ailes sous leur pardessus ». Il adopta cette idée consolante pour supporter ces ailes encombrantes. Chaque nuit, laissant son corps endormi au fond de son lit, il se mit alors à voler. Il se levait, ouvrait la fenêtre et hop, sautait et ses ailes se déployaient, superbes. Et il planait, porté par son lourd fardeau imaginaire.

Le jour où il confia ses rêves, on posa des barreaux aux fenêtres pour prévenir une tentation noctambule et funeste. Pour ses parents, il restait un être imprévisible.

On ne put jamais poser de barrières à ses songes.

Qu'importent les empêcheurs de voler en rond, il rejoignait sur la plage Éole, le maître de tous les vents, ce dieu qui régnait sur ses sujets agités qu'il enfermait dans une caverne de l'île d'Éolia ou dans des outres, ne leur donnant leur essor que sur ordre de Zeus.

Aquilons et Tourbillons, Bises et Brises, Mistral et Rafales, Alizés et Risées, Tramontanes et Bourrasques, vos bras ou le souffle de vos bouches tièdes ou glacées enveloppaient de vos étreintes et de vos baisers Guillaume qui vous suppliait de l'élever jusqu'aux nuages.

Il vous charmait d'une voix maladroite avec les chansons apprises aux cotés de Joseph.

«... Je crois le vent les a ôté, l'amour est morte, ce sont amis que vent me porte, Et il ventait devant ma porte, les emporta... ».

Il vous séduisait en vous récitant des morceaux de poèmes et écorchait ainsi Lamartine :

«...Voilà le vent qui s'élève, et gémit dans le vallon... »

Mais à puiser cette force dans la poésie à défaut de la peinture, il supportait son mal.

Les vents restant sourds à ses prières, ses baskets ne décollèrent jamais du sol.

Il leur composa un soir quelques vers sur une feuille qu'il roula dans une bouteille pour la jeter à la mer. Il signa, tout fier, son nom après avoir noirci des pages et des pages de signatures pour trouver enfin celle qui serait digne du grand peintre et poète qu'il serait un jour.

Il signa simplement Γ.π, de la lettre grecque Pi.

Tramontane joyeuse, tu chahutes de près ces montagnes rocheuses et ces vertes vallées. Pichenette curieuse qui s'en va exciter l'écume qui, furieuse d'être ainsi réveillée, comme de gros bigoudis, va rouler, s'enrouler, sur la mer endormie qui se met à friser!

Je t'aime, vent du large quand tu viens de la terre, et qu'en fin de voyage, tu te mets en colère. Tes orages dessinent des anges sur la mer, turquoise et bleu marine se changent en outremer.

De vert Peter Pan traversant la nuit le ciel étoilé, il devint Superman bleu. À quinze ans, malgré sa thérapie, il lui fallait accepter l'évidence : son sac de pierres en mouvement, toujours présent, pesait encore.

Extraits du journal de Guillaume Pi

C'est à cette minute que la « chose » fend le ciel, oui, juste le temps d'une minute. Ou deux. Ou dix. Juste assez pour que je la photographie avant de réaliser l'anormalité d'une telle masse. Je ne lâche pas mon appareil, filmant ce que je vois. Les questions viendront ensuite.

Ce truc traverse paisiblement comme un indolent pachyderme l'écran de contrôle. Les yeux se lèvent, les sourcils se haussent, les yeux s'écarquillent et les bouches s'arrondissent sur une interrogation muette. Et « la chose » passe devant nous, indifférente, entourée de brillance, totalement transparente... dans un parfait silence!

Minéral, végétal, animal ? Elle n'a pas de moteur apparent et pourtant ne suit pas l'orbite comme nous, mais, contrairement à toute loi physique, se dirige en ligne droite vers la terre. Sans un bruit.